

H. ROY

Les **ELS**



Les **EELS**

H. ROY

Les **EELS**

« Rien qu'on puisse regretter »



Avant-propos

Pour les besoins de l'œuvre, j'ai pris la liberté de créer la paisible et non moins mystique bourgade d'Eden Lake. Bien qu'elle soit fictive, il est assez facile de la localiser en suivant les indications contenues dans le roman. Si la commune d'Eden existait, elle se dresserait à l'endroit où se situe actuellement le village de Saranac Lake, en plein cœur des montagnes Adirondacks, dans le nord de l'État de New York. Cette région à forte influence française offre un décor sauvage nécessaire à l'histoire.

H. ROY

« Il n'est pas nécessaire d'être
un monstre pour participer au pire. »

Alexandre JARDIN

Je cours. Je n'arrête pas de courir. Plus vite encore que j'aie jamais couru. Mes pulsations cardiaques sont des percussions frénétiques qui rythment ma course. L'air me brûle les narines, m'enflamme la gorge comme s'il semait des épines de verre sur son passage. J'ai froid, j'ai peur, je ne sais pas où je vais ni où ce chemin me mène. Fuir, c'est tout ce qui m'importe.

— 10, 9, 8...

Le compte à rebours résonne dans la forêt – mon territoire.

Si c'est un jeu, je ne sais pas qui en a défini les règles.

Si c'est un jeu, je ne veux pas y participer.

Si c'est un jeu...

— ... 6, 5, 4...

Ce n'est pas un jeu.

Le pire, c'est de savoir d'avance que *s'il* m'attrape, je n'en réchapperai pas.

— ... 2, 1.

Le décompte s'achève, l'adrénaline explose dans mes veines. J'accélère, hors d'haleine, m'efforçant d'imposer toujours plus de distance entre le prédateur et moi.

En face, à moins de cinquante mètres, le sentier s'incurve sur la droite avant de disparaître derrière un mur végétal que même la clarté du jour n'atteint pas. Ne pas savoir ce qui m'attend au détour me terrifie. Mais pas autant que celui qui me poursuit. Alors je continue mon sprint.

Trente mètres. J'entends un mouvement, au loin, quelque part dans les fourrés. Le froissement des herbes hautes sous des pas précipités. J'avais raison de me méfier, c'est dans la gueule du loup que je suis en train de me jeter.

Vingt mètres. Je dévie brusquement de ma trajectoire – virage gauche à quatre-vingt-dix-degrés – et m'engouffre au milieu des fougères qui poussent à hauteur de poitrine. Esquivant les troncs sur mon passage, je fonce droit devant, sans me retourner.

Je progresse dans les bois denses, zigzaguant entre les arbres. Et puis je change soudain de direction. Au hasard. Pour ne pas lui permettre d'anticiper mon parcours. Je répète plusieurs fois la tactique, espérant que la ruse suffira à le semer.

Consciente que chaque seconde m'est précieuse, je jette un regard furtif par-dessus mon épaule, le cœur en passe d'exploser, craignant une vision cauchemardesque qui me fera flancher... Personne. Aussitôt, ma poitrine est libérée d'un poids. *Il a perdu ma trace. J'ai gagné.*

Outre l'entraînement physique, la course de fond nécessite d'avoir de l'endurance et un mental d'acier. Le sprint, en revanche, implique de courir le plus vite possible sur une faible distance, de déployer un maximum d'énergie en un minimum de temps. Et dans ces deux disciplines, je bats toutes les filles du lycée.

Mon lycée...

Ce mot me perturbe. Il n'est pas à sa place.

Ou bien est-ce moi qui ne suis pas à la mienne ?

J'essaie de me calmer, de rétablir l'ordre dans mon esprit. Ma concentration ailleurs, j'oublie les obstacles et me prends les pieds dans un nœud de ronces.

Temps de réaction – c'est déjà trop long.

En quête d'équilibre, mes mains ne saisissent que du vide. Ma cheville gauche se tord dans un angle improbable, le sol se dérobe sous mes pieds, et c'est à cet instant précis que je remarque, stupéfaite, à quel point

le terrain est incliné. La pente raide me renvoie en contrebas en roulé-boulé et, si la descente est violente, je redoute encore plus l'arrêt : brutal. Ma dégringolade est interrompue par un tronc qui me coupe le souffle. L'impact me brise en deux. Se répercute dans tout mon corps. Fait vibrer chacun de mes os.

Allongée sur le dos, les bras en croix, j'ai la tête qui tourne et un goût métallique sous la langue qui me donne la nausée. Même respirer est un supplice – chaque inspiration est un coup de poignard dans mes poumons. Je pose les mains sur mes côtes, presse doucement les paumes sur la chair endolorie... rien n'y fait. Mon souffle est une lame qui poursuit sa lacération.

— Connor ?

On m'appelle. La voix semble à la fois proche et lointaine. Il faut repartir, mais ma volonté n'atteint pas mes membres, qui refusent de bouger. Ma vue se trouble. Au-dessus de moi, le dais de feuillage se déforme de manière inquiétante. Les couleurs s'emmêlent. C'est alors que deux mains surgissent de nulle part et plongent sur moi.

Noooooommm !

1

— Non !

Réveil brutal.

En nage, le souffle court et le regard alerte.

Plus de forêt, mais l'intérieur du coude où repose mon front et dont je n'ose quitter le refuge, la peur au ventre.

Ce n'était qu'un rêve, un mauvais rêve, rien de plus.

Les mains tremblantes, je tâte la surface lisse de ma table de travail pour me convaincre que je suis bien en sécurité. Des séquences décousues se projettent pourtant dans mon esprit : une route escarpée, des arbres à perte de vue... Les images s'enchaînent, mêlées de sensations toutes plus réelles les unes que les autres. La frayeur, le froid, une chute, la douleur. STOP. Les flashes s'interrompent comme ils me sont apparus, cédant la place à des bourdonnements, comme si un essaim d'abeilles se réveillait dans mes tympans.

Voir des arbres partout, jusque dans mes rêves, n'a rien d'exceptionnel – j'habite à Eden Lake, un village montagnard des Adirondacks, la plus grande réserve naturelle du pays, protégée par la Constitution de l'État de New York, dont elle fait partie. Ici, dire qu'on baigne dans le vert n'est pas qu'une expression ! On respire chlorophylle, on pense développement durable et on patauge dans le lichen du matin au soir et du soir au matin, en toute saison.

Ne pas savoir qui me pourchasse sur mes propres terres est, en revanche, plus inquiétant.

Un mois que la question m'obsède ; autant de jours que ce cauchemar se répète. Toujours le même. Impossible de fermer l'œil sans qu'il vienne me hanter. Le plus frustrant, c'est qu'à mon réveil seul me reste le sentiment d'avoir échappé de justesse à quelque chose d'effroyable, dans la forêt.

Tant que j'étais en vacances, passer des nuits blanches à sonder ma mémoire en fixant le plafond de ma chambre jusqu'à l'aube ne me posait aucun problème – je rattraçais mon manque de sommeil l'après-midi, dans le hamac du jardin. Maintenant que les cours ont repris, ça risque d'en devenir un.

Je décolle la joue du bureau et lève les yeux. Une silhouette se découpe dans le contre-jour, devant ma mine ahurie. À défaut d'apparition divine, sa forme m'évoque plutôt celle d'un plumeau géant. Je plisse les paupières... Mes yeux s'accoutument à la luminosité... La vision se précise... *Aïe ! M. Tingle*, mon prof de littérature, me domine de toute sa hauteur. *Exit* le plumeau, c'est une épée de Damoclès !

Son expression est indéchiffrable, la mienne, décomposée.

— « Non » ? Mademoiselle Hawk ? prononce-t-il avec son flegme habituel.

Mais il ne faut surtout pas s'y fier – le stoïcisme fait partie intégrante de son caractère, avec l'idée étriquée qu'il est d'usage en toutes circonstances. Pas pour rien si je le compare à la fameuse épée. Et, bien qu'il s'adresse à moi, je reste muette. Non par effronterie – je n'oserais pas –, mais parce qu'une petite voix pleine de raison me déconseille fortement de l'ouvrir. Pour le moment.

La semaine de rentrée scolaire est sur le point de s'achever, et j'ai déjà cerné son mécanisme oratoire – nécessité vitale pour quiconque aspire à suivre ses cours deux semestres d'affilée. Sa méthode consiste à s'exprimer en découpant les phrases, en marquant des mesures, comme en musique. Le but étant de pénétrer

l'esprit de son auditoire, afin de s'assurer que la leçon soit définitivement et collectivement retenue.

Comme prévu, après trois secondes de temps mort, il reprend :

— Intéressant. Votre intervention est de loin la plus pertinente qu'il m'ait été donné d'entendre depuis... (Tingle consulte l'heure sur l'horloge murale fixée au-dessus du tableau noir.) ... Dix-sept minutes.

Nouvelle pause.

Bien que tentée de l'en remercier, je m'abstiens. L'humour ne me sera d'aucun secours. Inutile d'aggraver mon cas. Avec un peu de chance, l'exclusion ne sera que temporaire. Je médite déjà sur la meilleure façon de l'annoncer à mon père – bien qu'il n'y en ait aucune –, résignée à endurer l'interminable sermon qui précédera l'inévitable interdiction de sortie jusqu'à nouvel ordre.

— Hélas, mademoiselle, poursuit Tingle, coupant court à mes réflexions, cette intervention n'étant pas liée à votre ingéniosité, mais à un concours de circonstances déplorable, je ne peux la prendre en considération. Aussi, j'insiste pour que vous reteniez ceci : la prochaine fois que vous viendra l'envie d'étaler votre médiocrité, tâchez de le faire ailleurs que dans ma salle.

Tassée au fond de ma chaise, le regard méfiant, j'attends une sentence qui ne tombe pas.

— Me suis-je mal fait comprendre ?

— Oui, monsieur. Enfin, non ! Je veux dire : compris, monsieur. Cela ne se reproduira plus.

— Ne soyez pas trop optimiste, nous avons encore de longues heures à passer ensemble, dit-il en insistant sur la durée. Une année entière, ajoute-t-il avec une pointe de sarcasme qui me fait regretter de ne pas avoir, finalement, à affronter mon père.

Pourquoi ai-je accepté de m'inscrire à son cours ?

Mon regard dévie machinalement vers Fiona, ma voisine de table et amie, et le mot « solidaire » se projette en lettres de feu dans mon esprit.

Stupide, oui !

Jean noir, tee-shirt noir clouté, teint blafard et maquillage charbonneux autour des yeux ; excepté une fine ceinture en cuir rouge assortie à ses Dr. Martens pour la touche couleur, Fiona est une variation de teintes sombres mouvante. Quand elle a débarqué au lycée, il y a trois ans, c'était difficile de ne pas la remarquer – son look gothique détonnait carrément. À l'instar de tout établissement scolaire qui se respecte, celui d'Eden possède aussi son lot d'extravagants – des ados délurés, on en trouve même dans les bourgades les plus paumées. Or, dans notre microcosme, ce ne sont pas les diktats de la mode qui font la mode, mais le regard d'autrui. Autant dire que l'originalité des plus téméraires dépasse rarement celle d'un vernis à ongles flashy ou d'une nouvelle coupe de cheveux. Eh oui, c'est comme ça ! Et comme on dit chez nous : « Si tu ne veux pas d'éclaboussures, ne fais pas de vagues. »

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, c'est loupé pour moi.
Retour au présent.

Fiona coince sa longue mèche brune derrière son oreille en inclinant la tête vers moi. Lorsque nos regards se croisent, elle pince les lèvres et hausse une épaule, façon de dire : « Laisse couler. » Plus facile à dire qu'à faire. Avec un soupir las, je me détourne vers la fenêtre qui jouxte ma table. Cette place présente un avantage considérable lorsque les quatre murs qui m'entourent deviennent trop oppressants. Il me suffit d'observer le paysage à travers la vitre pour oublier le temps. La vue donne sur l'arrière du bâtiment, où une pelouse verdoyante longe le mur d'enceinte. Elle est bordée d'une haie de sapins blancs, au-delà de laquelle s'étendent les bois. D'habitude, ça me calme. D'habitude.

Vivement que ça sonne !

Au moment où mes yeux reviennent vers l'horloge, j'aperçois quelqu'un à la périphérie de mon champ de vision, immobile au beau milieu des arbres. Mes yeux

repartent aussitôt côté fenêtre pour voir de qui il s'agit : flottement monotone des branches dans le vent, personne.

J'étais pourtant certaine...

Je revérifie à gauche, à droite, au loin : rien à l'horizon. Mettant cela sur le compte d'une grosse fatigue, je reviens finalement vers le cadran en me massant le front et les tempes. 15 h 13. Dans moins de deux minutes, la cloche va sonner et cette maudite journée sera terminée.

— Pressée de retrouver Morphée, Hawk ? m'interpelle Tingle.

Son commentaire provoque l'hilarité de mes camarades. Je fais mine de l'ignorer. Au milieu des rires, je détecte un ricanement nasal particulièrement nuisible à mon ouïe – celui d'Ambre Morgan. Que cette vipère jubile ne m'étonne pas. Une chance pour elle que je ne sois pas en position de riposter. Mais j'ai bonne mémoire.

— Ravi de constater que le sujet vous enthousiasme ! s'exclame notre professeur, dont la satisfaction ne dit rien qui vaille. Puisque la situation s'y prête et qu'elle cadre parfaitement avec ce que nous étudions... (Petite pause savamment orchestrée, avant de larguer sa bombe :) ... Vous me rédigez un devoir sur la conscience de nos actes.

Quelques grondements, des soupirs. L'amertume collective donne du ressort à notre prof, qui s'arme d'une craie blanche puis inscrit l'énoncé au tableau, souligné d'un trait sec. S'ensuit un soudain bruissement de papier. Je feuillette aussi les pages de mon agenda sans trop savoir quelle date choisir.

— Pour quand ? demande quelqu'un.

« LUNDI » est ajouté.

— Prochain ? interroge un autre.

Tingle ne prend plus la peine de répondre. Ça veut dire oui. Ça ne plaît pas.

— Mais on est vendredi ! s'insurge Ambre en se levant d'un bond.

— De plus en plus perspicace, Morgan.

Elle ouvre la bouche pour répliquer, mais Tingle lui coupe l'herbe sous le pied :

— Ce que vous voulez dire, vous n'aurez qu'à l'écrire dans votre devoir, ça noircira quelques pages. Maintenant, rasseyez-vous.

Ambre s'exécute sans moufter. À mon tour de rigoler.

— Donc, pour ceux qui n'auraient pas encore compris, je veux vos copies sur mon bureau lundi matin sans faute. Bon week-end à tous !

Les plaintes continuent. Tingle contourne son bureau pour venir poser une fesse sur l'un des angles du plateau. Son regard glisse à la verticale, parcourt la classe en passant en revue chaque visage, puis se projette brièvement par-dessus son épaule, en direction de l'horloge, avant de revenir sur nous. 15 h 14, 56 secondes.

— Nous pouvons aussi en débattre maintenant ? suggère-t-il avec un large sourire, laissant planer l'ombre d'un avertissement. J'ai tout mon temps !

15 h 15. La sonnerie retentit en même temps que les protestations. Tandis qu'une poignée d'élèves tentent encore de négocier, d'autres en profitent pour se lever et décamper à toutes jambes. J'en fais partie.

*
* *

Mes affaires remballées dans mon sac à vitesse grand V, la bandoulière jetée par-dessus l'épaule, je me faufile parmi la cohue. Fiona suit le mouvement. Dans le couloir, toutes les classes sont grandes ouvertes – les portes sont des barrages rompus d'où jaillissent les élèves en se bousculant, en riant. Une marée humaine convergeant vers une seule et même destination : la sortie. Je m'apprête à prendre la direction inverse, quand Fiona me retient par le bras.

— Attends, Connor ! Où tu vas ?

— Récupérer un bouquin de sciences dans mon casier.

Elle acquiesce d'un hochement de tête et nous remontons le courant d'un même pas, rasant les murs pour ne pas nous faire emporter par une vague de coudes ou d'épaules.

— Ma veine ! je peste en déverrouillant la porte de mon casier, que j'ouvre ensuite d'un geste vigoureux pour marquer mon humeur. M'endormir pendant le cours de Tingle...

Fiona s'adosse contre un casier attendant, les bras croisés sur la poitrine.

— Très fort ! Personne n'avait encore osé. Ça va te valoir un article dans le journal du lycée, t'en es consciente ?

— M'en parle pas, je grommelle en cherchant mon manuel au milieu du bazar habituel. À coup sûr, ça va me poursuivre tout le semestre.

— Tingle ou le journal ?

— Les deux !

Je soulève une pile de livres bancaire et un classeur me glisse des mains. Il heurte le sol, les anneaux s'ouvrent et le contenu s'en échappe.

Argh !

Je fulmine devant la gerbe de feuilles étalées à mes pieds.

— Y a des jours comme ça, soupire mon amie, fataliste.

Des élèves sautent par-dessus, certains manquent trébucher en voulant les esquiver, d'autres encore les piétinent sans s'en soucier, et les empreintes de semelles se multiplient sur mes copies. Je m'accroupis et commence à les rassembler, prenant garde de ne pas me faire écraser une main, lorsqu'une série de pas lourds et disparates résonne dans mon dos. Tel un troupeau de buffles, six garçons vêtus du maillot des Blue Storm – notre équipe de hockey – traversent le couloir. L'un d'eux tient par les lacets ses patins, jetés sur l'épaule comme un blouson, un autre s'amuse à dribbler un palet imaginaire avec sa crosse, les derniers suivent, les bras ballants.

— Salut, Connor ! me souffle un joueur.

Caleb.

Il effleure ma mâchoire du bout des doigts en passant. L'effet est immédiat : mon dos se raidit et mes poils se hérissent sur chaque centimètre carré de ma peau. Je déteste quand il fait ça.

— Salut, Caleb, je réponds, tendue comme un arc, tandis que sa main caressante quitte lentement mon menton pour repartir s'agripper à la poche de son bermuda en jean deux fois trop grand.

En fait, je le déteste tout court.

— Fiona, ajoute-t-il avec un salut militaire sans pour autant me quitter des yeux.

Cette dernière le lui rend avec autant d'intérêt : à savoir aucun.

— Naomi t'attend dehors, m'informe-t-il ensuite.

Naomi. Ma meilleure amie. Le dernier membre du trio inséparable que nous formons avec Fiona. C'est aussi la cousine de Caleb, mais la liaison s'arrête là. De peur qu'il ne s'éternise, je me contente de lui répondre avec un vague sourire de gratitude. Il s'éloigne avec ses copains, et je libère le souffle que j'ignorais retenir.

Le problème, c'est que le courant ne passe pas entre Caleb et moi – surtout chez moi. Je hais sa façon de me lorgner, avec son sourire en coin, de promener ses yeux noisette sur mon corps comme s'il estimait la valeur marchande d'une tête de bétail. Le stéréotype du mec qui, sous prétexte de multiplier les conquêtes, se croit irrésistible – pour ma part, il ne me fait aucun effet. Ou plutôt l'inverse. Je ne sais pourquoi, chaque fois qu'il me parle, ça me rend nerveuse. C'est encore pire lorsqu'il me touche.

— Maintenant que le berger n'est plus là, le loup sort de sa tanière..., ricane Fiona.

J'occulte ma réponse derrière une façade indifférente. Pas envie de parler du « berger ». Vraiment pas le moment ! Je tasse mon paquet de feuilles contre le parquet pour le mettre au carré, le range à l'intérieur

du classeur sans les remettre dans les anneaux qui, de toute manière, n'assurent plus leur fonction, puis repose le tout dans mon casier en évitant soigneusement de croiser le regard inquisiteur de Fiona, à l'affût de ma réaction.

Au même moment, mon téléphone portable vibre pour m'annoncer l'arrivée d'un nouveau message. Expéditeur : NAOMI SHERIDAN. J'avise son contenu, dont la ponctuation me fait hausser les sourcils.

Je te signale que ça fait très exactement 10 minutes que je poireaute à la sortie !!!

Tout en lui répondant qu'on arrive, points d'exclamation compris, je transmets l'info à Fiona, qui réplique aussi sec :

— Ça lui fera les pieds !

Ce que je ne peux qu'approuver. En retard en cours, toujours la dernière au resto ou au ciné, Naomi n'est pas un exemple de ponctualité. Je crois que c'est maladif chez elle.

En sortant du bâtiment, nous la retrouvons assise seule sur les marches du perron, moulée dans une ravissante minijupe en jean, les jambes serrées, guettant impatiemment notre arrivée.

— Où vous étiez ? s'écrie-t-elle en ôtant de sa bouche une sucette couleur miel, assortie à ses yeux. Vous en avez mis du temps !

Pour réponse, je lève mon manuel de sciences, coupant court à ses récriminations. Fiona s'assied à son côté, je reste debout. Tout en m'observant d'un œil pétillant, Naomi se met à tournicoter une mèche de cheveux autour de son index. Ses talons commencent à gigoter – des petits mouvements nerveux qui font trembler la rampe.

— Toi, tu as un truc à raconter, je déclare.

— Ça se voit tant que ça ?

— Comme chaque fois que tu as un potin, fais-je en haussant une épaule. Alors ?

Naomi ne tente même pas de nier.

— Devinez un peu qui m'a téléphoné après que vous avez quitté la cantine, tout à l'heure ? Devinez ? Devinez ? Devinez ?

— Quiiii ? je demande sur le même ton qu'elle, emportée par son excitation.

— Miley Cyrus ! réplique Fiona, avec son sarcasme habituel. Elle t'a vue parodier *Wrecking Ball* sur YouTube et te colle un procès ?

— Ce n'était pas une parodie ! réfute Naomi, outrée.

— Oups.

— Qui ? je répète pour revenir au sujet.

Ce qui arrange Naomi, qui s'empresse de répondre :

— M !

Un goût acide me remonte dans la gorge. Dommage qu'elle ne m'ait pas laissée mariner plus longtemps.

— Notre berger a du flair..., commente Fiona, à qui je décoche un regard noir.

— Tu te rends compte, Connor ? À cinq minutes près, vous auriez pu vous parler !

Mon enthousiasme retombe en chute libre.

M n'est pas un code entre nous ni une lettre tirée au sort dans l'alphabet. C'est le diminutif de Meyer, son grand frère, que tout le monde appelle ainsi depuis des lustres. Drôle, naturel, entier, M est à Caleb ce que la lune est au soleil : autant dire l'opposé. Lui et moi sommes – *étions* ? – amis, jusqu'à ce qu'il termine le lycée, en mai dernier. Je précise « étions » car on ne s'est pas revus depuis sa remise de diplôme – le lendemain, il rejoignait l'exploitation forestière de son père, où travaille aussi le mien – et je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il reste de notre amitié.

Les premiers temps, on se donnait des nouvelles par messages et, peu à peu, les échanges se sont espacés. Puisqu'il mettait un temps considérable à me répondre, j'ai simplement cessé de lui écrire. Pire : cet été, chaque fois que je me rendais chez les Sheridan, M n'était jamais là. Comme par hasard ! Comme s'il cherchait à m'éviter ?

Cela dit, M n'était déjà plus lui-même depuis son accident. Début mars, il a dérapé à moto sur une plaque de verglas et s'est fracturé le tibia – après l'averse qui était tombée la veille, il aurait dû savoir que c'était imprudent ! Cloîtré dans sa chambre durant toutes les vacances de printemps, la jambe gauche plâtrée, il fit dire par Naomi qu'il refusait « catégoriquement » que quiconque lui rende visite pendant sa convalescence, signe que quelque chose clochait. Quand il revint au lycée, contraint d'abandonner le hockey à cause de sa blessure, son humeur était massacrant.

M était le meilleur buteur de l'équipe, promis à un avenir professionnel certain. Le hockey était sa seule motivation, sa raison d'être, ce qui l'avait poussé à bosser comme un dingue, à obtenir d'excellents résultats afin d'être admis à l'université de Boston et d'intégrer la prestigieuse équipe des Eagles. Plus qu'un rêve, un objectif absolu.

À mesure que les semaines s'écoulèrent, M se renferma de plus en plus sur lui-même. Il s'isolait des gens. Il s'éloignait de moi. Pour dire, en avril, quand son anniversaire arriva, il ne fêta même pas ses dix-huit ans.

La semaine précédant les grandes vacances, Naomi m'apprit qu'elle avait surpris une discussion entre leurs parents et lui, concernant sa décision de renoncer aux études – ce qu'il fit par la suite, sans que quiconque émette la moindre objection. Je compris alors que, à l'instar de sa jambe, d'autres choses s'étaient brisées en lui pendant cet accident.

— Et après ? je lance en prenant un air profondément détaché.

Je lève les yeux au ciel d'un bleu intense. Pas un nuage à l'horizon.

— C'est ça..., siffle Fiona.

Évidemment, je peux toujours feindre l'indifférence, ce n'est un secret pour personne : son mutisme, autant que son absence, m'affecte plus que je ne le prétends.

— Eh bien, figure-toi que ce n'était pas à sa petite sœur adorée qu'il voulait parler.

Naomi sait comment capter mon attention.

— À qui ? je l'interroge, sachant pertinemment qu'elle n'attend que ça.

— Hein, hein...

Je tente un timide « moi ? », qui provoque un haussement de sourcils chez Naomi, comme si la réponse semblait évidente.

— Moi, je répète calmement.

Franchement, après trois mois de silence radio, je ne m'y attendais pas. Une sensation étrange s'éveille soudain dans mon bas-ventre, sorte de petit pincement douloureux... et agréable à la fois. Je croise les bras en me prenant les coudes pour l'apaiser, mais rien n'y fait : mon estomac continue de se tordre dans tous les sens.

— T'es longue à la détente.

— Oh, toi ! dis-je à Fiona en lui faisant signe de se taire. Alors, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— T'aimerais bien le savoir ?

Le regard que je renvoie à Naomi la dissuade de jouer avec mes nerfs.

— Ça va ! Si on ne peut plus plaisanter... Il m'a demandé de tes nouvelles.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que tu allais bien et que tu étais déjà retournée en cours.

— Et... ?

— Et il a raccroché.

— Raccroché ?

— Raccroché.

Ma frustration atteint des sommets.

— C'est tout ?

— C'est un bon début ! tempère Naomi.

Je penche la tête sur le côté et l'étudie un moment, comme si des phrases cachées, des paroles inespérées allaient se révéler sur son visage... Rien.

— Un premier pas vers la réconciliation, ajoute Fiona.

Tu parles ! Si j'avais su, je n'aurais pas insisté pour savoir. Se bercer d'illusions vaut parfois mieux que l'insipide vérité. Naïve d'avoir imaginé que M s'en voulait d'avoir coupé les ponts entre nous de manière inexplicable, je sens la déception qui déploie son voile sombre sur mon humeur.

— Que voulais-tu que je lui dise ? me lance alors Naomi en se composant une mine sévère.

La réponse qui me vient tourne en boucle dans ma tête depuis des semaines, mais je refuse de l'admettre. Surtout maintenant.

— Moi, j'ai ma petite idée, déclare Fiona en balançant ses pieds d'avant en arrière.

— Et moi donc !

Sentant mon cou rougir de colère, je recule d'un pas en pointant l'index sur l'une, puis sur l'autre. Lorsque j'ouvre enfin la bouche pour riposter, Naomi me coupe l'herbe sous le pied :

— T'aurais sans doute préféré que je lui dise à quel point il te manque ? Que je ne t'ai jamais vue aussi aigrie que depuis que vous ne vous parlez plus ? Mieux : que tu lui en veux à mort de ne pas avoir répondu à ton dernier message.

— N'importe quoi !

— Bah voyons ! Je serais quand même curieuse de voir ta tête s'il t'appelait, là, maintenant.

Naomi termine sa phrase. Mon téléphone sonne. On échange un regard rond. Je sors en vitesse l'appareil de ma poche.

NUMÉRO INCONNU.

Mon cœur palpite. Je décroche.

— Connor ? demande la voix dans l'écouteur.

Ce n'est pas celle que j'espérais, mais elle fait plaisir à entendre.

— Nell ! je crie, faisant sursauter mes copines. Ma tante, j'ajoute à leur intention pour dissiper la tension.

La dernière fois que nous nous sommes parlé remonte à février. Nell effectuait des fouilles archéologiques en

Grèce, près de la frontière bulgare, et la communication avait été interrompue. Je ne m'étais pas inquiétée, elle m'avait prévenue des problèmes de réseau, mais j'avais été déçue de n'avoir pu discuter avec elle plus longuement.

— Bonjour, trésor. Comment...

Soudain, je n'entends plus rien. Je jette un œil sur l'écran du téléphone, sur lequel le temps de communication continue pourtant de défiler.

— Nell ?

— Toujours là ! Tu conduis encore la Riviera de ton père ? elle s'étonne.

— Toujours.

— Je pensais que ce genre d'engin avait une date de péremption.

— Faut croire que non.

D'instinct, je me dresse sur la pointe des pieds, place ma main libre en visière sur mon front pour me protéger du soleil et chercher ma voiture du regard. Garée dans le parking, lui-même cerné par une haute haie boisée, impossible de la voir d'ici.

— Très original, la part de pizza accrochée au rétroviseur.

— C'est Fiona qui me l'a rapportée, cet été. Un souvenir de son voyage en Italie, je réponds spontanément, avant de percuter : Attends une seconde, je ne t'ai pas eue en ligne depuis des mois ? Comment sais-tu ça ?

— Parce que je suis juste devant.

En arrivant sur le parking, je tombe d'abord sur une grosse Jeep immatriculée dans le New Hampshire. Immanquable, le véhicule est garé juste devant ma Riviera et sature mon champ de vision. La porte du conducteur s'ouvre, et une jeune femme, vêtue d'un short en jean et d'une chemise kaki nouée par-dessus un débardeur blanc, se glisse à l'extérieur. Son visage est masqué par une longue crinière blond cuivré, identique à la mienne, que le vent ramène en avant, mais je n'ai pas besoin de la voir pour savoir qu'il s'agit d'elle, la sœur de Maman. J'accours dans ses bras.

Savourant pleinement nos retrouvailles, on se sert fort l'une contre l'autre. La tête enfouie dans son cou, je respire les essences florales de son parfum : rose et bergamote. Toujours le même. C'est rassurant de voir que, malgré le temps qui passe, malgré la distance, certaines choses ne changent pas. L'émotion est telle qu'elle me prend à la gorge, au point que je dois me mordre la lèvre pour ne pas pleurer. Pleurer serait interprété comme un signe de détresse.

Je vais bien.

Je n'ai jamais connu ma mère. Elle est morte en me mettant au monde. C'est pourquoi j'aime partager du temps avec Nell. Quand je suis avec elle, j'ai l'impression de récupérer un peu d'une vie volée. Mon père, lui, n'évoque pas le passé – une porte verrouillée dont il a perdu la clé, impossible à retrouver. Consciente que ça

le rend triste, j'évite donc de le questionner ; je m'y suis résignée. Je discute beaucoup avec oncle Stephen – le frère de Papa, avec qui nous vivons –, mais il ne peut tout compenser. Seule Nell me permet alors de combler les vides, de me constituer une image réelle de Maman, à travers leurs souvenirs de jeunesse. Elle constitue un précieux pont entre mes doutes et mes certitudes, nécessaire à mon équilibre.

Lorsqu'elle me libère, j'ai encore du mal à croire qu'elle est ici. Du fait de son travail, Nell a très peu de temps libre. Elle ne vient à Eden qu'une fois par an, pour mon anniversaire, et sa visite n'excède d'ailleurs jamais vingt-quatre heures. Mais ces vingt-quatre heures me sont exclusivement réservées, surtout depuis que j'ai passé l'âge d'organiser des goûters. Inutile de préciser que le cœur n'est jamais vraiment à la fête, le jour de ma naissance marquant inexorablement celui de la disparition de Maman.

N'y pense pas.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est juste que...

Je cherche mes mots. Loin derrière Nell, les contours ondulés des collines verdoyantes se découpent sur fond d'azur. On dirait une carte postale.

— Je ne m'attendais pas à te voir avant mon anniversaire.

— Je peux repartir, si tu préfères ? plaisante-t-elle.

— Certainement pas !

Je me tourne vers mes amies et les trouve adossées contre la carrosserie d'un pick-up, en retrait pour ne pas nous déranger. Je les invite à nous rejoindre.

— Nell, tu te souviens de Naomi ?

Ma tante recule d'un pas pour la jauger.

— Naomi ! Bon sang, la dernière fois que je t'ai vue, tu n'étais pas plus haute que ça, dit-elle en arrêtant sa main au niveau de sa hanche, et maintenant... (Sa main s'élève au-dessus de sa tête.) Tu es superbe !

— Merci ! Il paraît que c'est de famille, approuve cette dernière, égale à elle-même.

— C'est ce qu'on dit aussi...

Nell agite les sourcils en me regardant, rapport à la description que je lui ai faite de M – elle n'est pas au courant de notre brouille. Ça jette un froid que Fiona s'empresse de dissiper avec une plaisanterie.

— Sans parler de leur modestie légendaire !

Son humour fait mouche. Nell et moi éclatons de rire.

— Fiona, je suppose. Ravie de faire enfin ta connaissance. Ma nièce m'a si souvent parlé de toi que j'ai l'impression de déjà te connaître.

— Je peux en dire autant vous concernant ! D'après Connor, vous êtes une Lara Croft en puissance. L'Égypte, l'Irlande, le Népal et maintenant la Grèce, énumère Fiona avec des étoiles dans les yeux. Pour moi qui suis fascinée par l'étude des anciennes civilisations, ça me laisse rêveuse.

— Les rêves sont à la portée de tous, pour autant qu'on se donne la peine de les réaliser.

Après quelques échanges de banalités, Nell consulte sa montre.

— Ce n'est pas le tout, mais il commence à se faire tard, et Connor et moi devons absolument rentrer.

— Absolument ? je répète.

— J'ai dit « absolument » ?

Nell laisse échapper un rire qui sonne faux, un peu comme ceux des fonds sonores des sitcoms. Aucune de mes amies ne semble cependant le remarquer.

— Ce doit être le décalage horaire. Je suis épuisée.

— Qui ne le serait pas à votre place, approuve Fiona. Nell jette un nouveau coup d'œil à l'heure.

— On y va ?

Je n'insiste pas, mais l'impression persiste. Après de brèves accolades, mes amies s'en vont. J'accompagne leurs silhouettes du regard jusqu'à ce qu'elles disparaissent, une à une, dans les allées du parking. Maintenant qu'elles

sont parties, que la joie des retrouvailles est retombée, je réalise à quel point la venue de Nell déroge à ses habitudes.

— Tu viens ?

L'esprit ailleurs, je ne l'ai pas vue faire le tour de sa Jeep pour monter dedans. Je lance un regard vers ma voiture. C'était celle de mon père, jusqu'à ce qu'il me l'offre pour mes seize ans, l'an dernier. Entre le long capot pointu, l'arrière s'achevant en V comme la poupe d'un bateau, et la moquette beige crème assortie au revêtement cuir des sièges et de l'habitacle, elle fait vraiment rétro – pour ne pas dire démodée –, mais je l'adore. Mon père avait rencontré ma mère avec cette voiture, puis il l'avait séduite dedans. Tout un symbole...

— Et ma voiture ?

— Elle ne risque pas grand-chose.

Pour le coup, le rire de Nell est on ne peut plus franc.

Dans la Jeep, en bouclant ma ceinture de sécurité, je remarque un encart publicitaire collé sur ma vitre : comme la plaque d'immatriculation, l'adresse du concessionnaire se situe à Lebanon, dans le New Hampshire, soit à près de trois cents kilomètres à l'est d'Eden Lake.

Un peu loin pour louer une voiture, non ?

— Je te trouve bien calme, Connor. Quelque chose ne va pas ?

— Ça va, je mens.

Mal. Car Nell n'a pas l'air convaincue. Toutefois, je ne lui donne pas l'occasion de me questionner la première.

— Lebanon ? fais-je en triturant les fils du trou au genou de mon jean pour me donner une contenance.

— Pardon ?

— Y a quoi à Lebanon ?

— Je n'en sais rien. Pourquoi cette question ?

— Je lisais l'adresse sur la pub, et je me demandais ce qui t'avait poussée à faire un détour là-bas.

— Ah, Lebanon ! Désolée, j'avais l'esprit ailleurs. En fait, j'ai loupé mon avion à Athènes, alors j'ai dû modifier tout mon plan de vol pour être certaine d'arriver à temps.

Elle s'interrompt brusquement. Je saisis la balle au bond :

— À temps pour quoi ?

Je fixe son poing gauche fermé. Posé sur sa cuisse, il est tellement serré que ses jointures blanchissent à vue d'œil. Signe de tension. Surprenant mon regard, elle relâche aussitôt la pression.

— Pour pouvoir venir, déclare-t-elle sans plus d'explication. Avec tout ce qu'il se passe en Grèce : les changements gouvernementaux, la récession... Tu es au courant ?

— On a évoqué le sujet en économie mondiale.

— Eh bien, à cause de ça, figure-toi que nous rencontrons des difficultés administratives monstres pour obtenir nos conventions. Et sans autorisation, pas de fouilles. C'est déjà compliqué de lever des fonds, alors si on nous refuse maintenant l'accès au site, on risque de nous couper les vivres.

Pourquoi ai-je l'impression qu'elle tente de noyer le poisson ? Par ailleurs, si Nell a bien mis le moteur en marche, le véhicule n'a toujours pas avancé d'un pouce. Elle avait pourtant l'air drôlement pressée de partir. En parlant de ça :

— Papa sait que tu es là ?

— Bien entendu !

— Étrange qu'il ne m'ait pas prévenue.

— Ne lui en veux pas. C'est moi qui le lui ai demandé, pour te faire...

— Une surprise ? j'en déduis trop facilement. Pourquoi ai-je du mal à croire que tu n'es pas ici pour le seul plaisir de rendre visite à ton unique nièce ?

Nell pousse un long soupir, comme pour appliquer une technique de yoga canalisant le stress, puis se lance dans une tirade qui ne m'est pas directement destinée :

— J'ai promis, mais tant pis. Ce n'est pas comme si tu n'allais pas le savoir. Et puis, cela ne fait pas partie du protocole. Aucun rapport !

« Protocole ». Ce mot se détache comme une trace de ketchup au milieu d'une nappe blanche. Et tout en l'écoutant vaguement se donner bonne conscience, je m'interroge sur sa nature : cérémonial, rite, coutume ? Hormis les traditionnelles fêtes nationales, et Noël pour les cadeaux, je n'ai jamais pratiqué aucune religion ni même mis les pieds dans aucun lieu de culte. Je ne me souviens pas non plus d'avoir déjà entendu mon père ou oncle Stephen en faire état. J'ai beau me creuser les méninges, je ne vois pas de quoi il s'agit.

Les franges de mon jean s'allongent de manière spectaculaire. Si je ne m'arrête pas, j'aurai bientôt le même short que Nell côté jambe droite. Mais c'est plus fort que moi, il faut que je m'occupe, que je me distraie pendant que ma tante finit de se raisonner.

— Ça, au moins, rien ne m'interdit de t'en parler !

Sa conclusion sème davantage le trouble dans mon esprit.

— Rien ne t'interdit de me parler de quoi ?

Elle se tourne vers moi, plonge ses iris couleur jade dans les miens et m'annonce :

— Ta grand-mère est ici, à Eden.

— Grand-mère Erel ? je m'étrangle.

— Il ne t'en reste qu'une.

Erel Delor. La mère de ma mère. Ma grand-mère. Un ricanement grinçant s'échappe alors de ma bouche. Sauf erreur de ma part, je ne l'ai rencontrée que deux ou trois fois, et la dernière remonte à tellement loin que je ne me rappelle même plus si je savais faire du vélo. Même si elle vit en France, je lui en ai toujours voulu de ne pas venir me voir. Ce n'est pourtant pas faute de moyens. Je n'ai jamais cherché à savoir en quoi consistaient ses affaires, mais je sais qu'elle n'a aucun souci financier. Sans parler du fait

qu'elle n'a jamais proposé de me recevoir pendant les vacances scolaires.

— Papa est au courant ? je demande. (La réponse me vient spontanément :) Question stupide, bien sûr que oui. Comme il l'était déjà pour toi.

En y repensant, mon père était bien silencieux hier soir, au dîner. Je l'ai même trouvé un peu tendu. J'avais mis ça sur le compte d'une rude journée, d'autant qu'oncle Stephen avait téléphoné pour prévenir qu'il rentrerait tard à cause d'un problème de coordination entre un ordinateur de bord et un banc de sciage – oncle Stephen travaille aussi pour le timberland Sheridan, le premier créateur d'emplois de la région. Je comprends à présent que le travail n'était pas sa véritable source de préoccupation.

— Impossible de faire autrement. Il savait déjà comment tu accueillerais la nouvelle.

— Sans blague ? Toi aussi, apparemment.

— La preuve...

— C'est un guet-apens.

— Simple mesure préventive.

— La météo est une mesure préventive.

— Quand elle prévient des orages, ça n'empêche pas la foudre de s'abattre.

— Certes, mais ça permet toutefois de l'éviter.

Elle ne trouve à redire. Un point pour moi.

— C'est donc pour ça que tu ne décolles pas du parking : en prévision de la tempête. En même temps, je te comprends. Bizarrement, moi non plus, je ne suis plus aussi pressée de rentrer. Ça te dirait une virée à New York ?

— Ne dis pas de sottises, Connor.

— Quoi ? Tu préfères Montréal ? La frontière canadienne n'est qu'à cent kilomètres. À bonne vitesse, on y sera en moins de deux heures.

— Il n'est pas question de prendre la fuite.

— Pas la fuite ! Juste un petit week-end improvisé...

— Arrête ça, Connor, ça ne m’amuse pas du tout. À tous les coups, on va encore croire que c’est moi qui t’influence.

Nell et Grand-mère ont toujours eu des rapports conflictuels, et la perte de Maman, qui tempérait autrefois leurs disputes, n’a apparemment rien arrangé. Sans personne pour jouer les médiateurs, leur relation s’est détériorée au point qu’elles ne s’adressent plus la parole depuis des années.

— Comme si j’avais eu besoin de toi pour me faire ma propre opinion...

Nell me foudroie du regard. J’efface instantanément mon rictus grossier.

— Et si je ne veux pas la voir ?

— C’est indispensable.

— À quel titre ?

— Elle te le dira elle-même.

Son ton est sans appel.

Je saisis désormais le sens du mot « protocole » : convenances, règles. Obligations. J’expire lourdement, puis jette un œil à mon pantalon : le trou s’étend jusqu’au milieu de ma cuisse, d’où le revers de la poche frontale dépasse. Bon pour la poubelle. La façon dont j’ai ruiné mon jean illustre parfaitement mon état d’esprit.

Ma tante pose la main sur mon épaule, m’intimant de la regarder.

— Ta grand-mère est chez toi, Connor. Elle t’attend.

Malgré sa bonne volonté, son intonation morne trahit l’effort requis pour faire bonne figure. Elle consulte une dernière fois l’heure sur le tableau de bord, puis sa main quitte mon bras pour le levier de vitesse. Elle n’ajoute rien. Moi non plus.

Nous quittons le parking et nous engouffrons dans la circulation. On récupère la 86, l’artère principale de la ville. À l’embranchement d’un carrefour, on s’arrête au feu, face au *Blue Moon Cafe*, l’un des rares lieux réservés à ma génération. À l’intérieur comme en devanture, ça

grouille toujours de monde. Howard, le patron, organise souvent des tournois de billard, de bowling ou de fléchettes. Ça fait de l'animation.

J'observe d'un œil envieux les jeunes adossés au mur de la façade bleue du bâtiment. Ça parle fort, ça chahute, ça rit. Je n'ai aucun mal à reconnaître chaque visage. Je connais ces gens. On a tous grandi ensemble. Le feu passe au vert, et la voiture se remet en route. Nous dépassons le *Blue Moon*, puis le terrain de jeu adjacent où les mamans s'entassent sur les bancs pendant que leurs progénitures font de la balançoire, glissent sur les toboggans, ou construisent des châteaux de sable que le vent viendra balayer quand elles s'en iront.

Au nord, la limite du centre-ville est marquée par une rivière – dernière frontière entre la civilisation et les paysages sauvages d'Eden. Nous la franchissons en traversant le pont Chamberlain, et le trafic se fait plus fluide, à l'image des maisons de plus en plus rares.

Nell n'a plus prononcé un mot depuis notre départ. Les yeux rivés à l'asphalte, elle semble préoccupée et ses lèvres ne forment plus qu'une ligne mince. Tandis qu'elle se concentre sur sa conduite, j'en profite pour l'observer. D'après un cliché datant de l'époque où elles avaient mon âge, je sais qu'elle et Maman se ressemblaient à s'y méprendre. Même visage anguleux, même teint de porcelaine et même silhouette gracile – j'ai hérité du même patrimoine génétique, sauf des yeux : les miens oscillent entre le bleu et le vert, selon le temps. Dans le langage poétique, on appelle cela les yeux pers. Nell n'a pas beaucoup changé : elle est toujours aussi belle. À trente-cinq ans, elle en paraît dix de moins.

Son profil s'incline dans ma direction, comme attiré par le poids de mon regard. Je me détourne vers ma vitre et colle mon front contre le carreau. La voiture file sur Lake Rose Drive. Dehors, les strates arborées s'étalent à perte de vue. Sur les bords de la chaussée reposent les

premières feuilles mortes de la saison. Elles reprennent un semblant de vie en virevoltant au vent à notre passage.

Au fond de moi, j'espère que la route s'allonge à l'infini pour ne jamais arriver.

Après des années d'absence, Grand-mère Erel refait surface dans ma vie. Elle qui ne s'est jamais inquiétée de mon état, n'a jamais passé le moindre coup de fil pour me souhaiter le moindre vœu, se contentant de se manifester par l'envoi d'une broche en diamants ou d'un collier de perles à mon anniversaire – comme si l'argent pouvait compenser –, se décide, sans prévenir, à traverser l'océan pour me parler. Il est naturel que j'émette quelques réserves, pour ne pas dire réticences, non ?

Nell met son clignotant, se déporte sur la file de droite, puis quitte la grande voie pour emprunter la route secondaire qui serpente vers l'est. Elle la suit sur trois cents mètres avant de s'engouffrer dans une sorte de brèche dissimulée entre les arbres : un chemin de terre qui traverse la forêt et s'étire sur presque deux kilomètres, avec pour seule et unique destination ma maison.

Le trajet touche à sa fin.

Même sans le vieux panneau en bois défraîchi planté à mi-parcours pour informer qu'« Ici, vous pénétrez sur les terres des Hawk », impossible de rater où s'arrête la propriété de l'État. Un contraste d'autant plus frappant que la transition est immédiate ! Alors que la zone publique est méticuleusement entretenue, sur notre domaine, c'est la nature qui dicte ses lois. La végétation déborde sauvagement par-dessus les rambardes de sécurité – lorsqu'il y en a –, de part et d'autre, les arbres forment un mur compact au-dessus duquel on entrevoit laborieusement la voûte céleste. Seul l'entretien nécessaire est assuré : un sentier défriché – qui n'a de sentier que l'usage que nous en faisons – pour permettre la circulation des véhicules. Ça ne gêne personne. Enfin, personne... Pour être honnête, hormis nos proches ou des promeneurs égarés, rares sont ceux qui s'aventurent jusqu'ici.

Après un dernier virage, mon foyer jaillit comme une oasis au milieu d'un désert boisé. Le simple fait de voir ma maison suffit à m'apaiser. Chaleureux et imposant, le chalet domine le jardin depuis son soubassement maçonné. Architecture en bois blond, toit à deux versants en saillie, fenêtres ornées de lambrequins... je l'adore. Il a l'odeur de la sève en été et celle des pommes chaudes en hiver. C'est ici que je suis née.

Vingt mètres avant de sortir du sous-bois, la Jeep ralentit jusqu'à s'immobiliser totalement. Nell coupe le moteur, et je pivote vers elle, déconcertée.

— Pourquoi tu t'arrêtes ?

Elle hésite, regarde la maison, son rétroviseur, le tableau de bord... tout, sauf moi. Une ride d'anxiété lui barre le front. Mon intuition me chuchote que je ne vais pas apprécier sa réponse.

— Je ne pense pas que ma présence soit nécessaire.

Bonne intuition. Ou mauvaise, selon les points de vue.

— Je ne comprends pas.

— Je ne pense pas que ma présence soit nécessaire, répète-t-elle, comme si je n'avais pas saisi la première fois.

— Tu plaisantes ? Tu n'as pas fait dix mille bornes pour venir me chercher au lycée, puis repartir aussitôt, c'est stupide !

— Ce n'était peut-être pas une bonne idée, justement.

— Pas une bonne idée ? Ça, il fallait y penser avant. Avant d'échafauder vos plans dans mon dos ! Tu l'as dit toi-même, tu savais que Grand-mère serait là. D'ailleurs, ce n'est pas toi qui parlais de « ne pas prendre la fuite » ? Drôle de façon de montrer l'exemple...

Ma pique n'a aucun effet. Absorbée par la contemplation de son volant, c'est à peine si Nell m'entend.

— Tu ne peux pas me faire ça !

Un ange passe.

— Nell ?

Ma voix n'est plus qu'un couinement ridicule, sans consistance.

Pendant qu'elle continue d'observer le silence, je m'attaque à mon jean – un peu plus ou un peu moins... À mesure que les secondes défilent, je m'impatiente, et mon acharnement se fait plus vigoureux. Les mailles ne résistent guère longtemps à cet assaut et, comme il ne me reste plus rien à effiler, je me redresse sur mon assise, bien décidée à la faire réagir.

— Très bien. Si tu ne viens pas, je n'y vais pas non plus.

Mon ultimatum provoque l'effet escompté : elle sort enfin de sa torpeur.

— C'est déjà suffisamment compliqué, pas besoin d'en rajouter.

— « Compliqué » ? je persifle, sentant la colère monter en moi. Pour qui, toi ? Et pour moi ? Ça, évidemment, personne ne s'en préoccupe. Mais si tu t'imaginais, ne serait-ce qu'un instant, que je l'accueillerais à bras ouverts, tu te fourrais le doigt dans l'œil.

Nell lève les yeux au ciel et secoue la tête.

— Franchement, Connor ? Tu trouves que c'est le moment de jouer les rebelles ?

— C'est vous qui avez arrangé cette rencontre, pas moi. Je n'ai aucune obligation.

— Parfois, il faut savoir prendre sur soi.

— Parce que se planquer dans les sous-bois, c'est prendre sur soi, peut-être ? Laisse-moi rire...

— Je ne me planque pas.

— Bah voyons !

— Connor !

— Tu veux que j'assume ? D'accord. Dans ce cas, dis-moi d'abord pourquoi elle est là. On ne se décide pas, comme ça, sur un coup de tête, à traverser le globe pour voir quelqu'un à qui on n'a jamais donné signe de vie.

— Tu n'es pas *quelqu'un*, tu es sa petite-fille.

— Excuse-moi, mais ce n'est pas vraiment l'impression qu'elle m'a donnée, ces presque dix-sept dernières années. Alors, pourquoi est-elle ici ?

Nell et moi nous faisons face. Une expression indéchiffrable se dessine sur son visage, mélange de résignation et de frustration qui m'échappe.

— Aucune idée.

L'infime inflexion dans sa voix, ça ne trompe pas.

— Tu *sais*.

Dans ma bouche, c'est une accusation.

Elle réfute derechef, mon estomac se tord car, s'il y a une chose que je déteste, c'est qu'on me prenne pour une imbécile.

— Bien sûr..., je ricane, convaincue qu'elle ment.

— Quel que soit son motif, c'est ta grand-mère. Tu lui dois un minimum de respect.

Mon sang ne fait qu'un tour.

— Facile à dire pour une fille qui ignore sa mère comme si elle était morte et enterrée ! Et je suis bien placée pour savoir ce que c'est !

C'est sorti tout seul. Involontairement. Parce que, si mon cerveau avait pu préméditer ce que ma bouche allait dire, jamais il ne l'aurait laissée agir. Mais c'est trop tard.

Médusée, Nell ne trouve rien à répliquer, parce qu'il ne peut en être autrement. Derrière mon insolence se dissimule une indéniable vérité. Et tandis qu'elle encaisse en silence la bombe que je viens de larguer, je suis tiraillée entre l'envie de fuir et celle de m'excuser.

C'est plus fort que moi : quand je suis en colère, je fonce tête baissée. Mon père me reproche parfois mon côté impulsif. Enfin, pas souvent. La plupart du temps, en bon Irlandais qui se respecte, il s'en amuse : « Un tempérament volcanique ! » comme il aime à scander dès que la moutarde me monte au nez. Ça peut paraître comique, vu de l'extérieur, mais ça ne l'est pas. Je préférerais savoir me contrôler. Seulement, j'ai beau faire des efforts, je n'arrive jamais à me contenir.

J'ai blessé Nell et je le regrette. Sincèrement. J'aimerais le lui dire, mais la seule idée qui me vient à l'esprit, c'est

de déguerpir au plus vite de cette voiture avant d'empirer la situation. Ce dont je suis parfaitement capable.

J'ouvre la portière, elle m'empoigne le bras. Je fixe sa main avec insistance. Il faut qu'elle me lâche, qu'elle me laisse descendre. Poursuivre cette conversation ne rime à rien. C'est un dialogue de sourds qui ne nous mènera nulle part, sinon à la dispute. Je me libère et quitte la Jeep en claquant la portière.

3

Consciente que mes mots ont dépassé ma pensée, je ronge mon frein en piétinant l'herbe sauvage qui pousse entre les deux sillons marqués par le passage des pneus. Réglée sur pilotage automatique, j'avance droit devant en suivant le sentier, et ma tension continue de grimper. Plus que dix mètres et j'atteindrai la lisière du jardin. Puis cinquante et ce sera la maison. Et Grand-mère.

Je flanque un coup de pied dans une aigrette de pissenlit, dont les poils s'envolent. Les regarder s'éparpiller dans les airs me rappelle le 4 juillet de l'année de mes six ans. Adam, le père de Naomi et ami d'enfance du mien, nous avait conviés, avec oncle Stephen – dont la passion pour la cuisine s'est révélée après –, au traditionnel barbecue organisé chaque année dans leur jardin. Jamais encore je n'avais vu autant de bonne nourriture réunie. Pour le dessert, il y avait même de la tarte aux pommes, une à la banane et une autre aux myrtilles, avec de la crème faite maison. Et malgré un hamburger, une patate chaude, du velouté de maïs et des œufs brouillés avalés, j'avais trouvé la place pour engloutir une part de chaque.

Après manger, pour remercier Mme Sheridan de ce succulent repas, Naomi et moi avons confectionné un énorme bouquet de fleurs. Si gros qu'il ne tenait pas dans nos mains. Naomi dut demander à son grand frère de nous procurer du fil de pêche pour le ficeler. Ce qu'avait fait M en nous aidant ensuite à l'attacher. Une fois le

nœud terminé, il m'avait tendu le bouquet, mais il restait une fleur par terre. En la récupérant, il m'avait dit :

— Tu sais que les pissenlits ont des pouvoirs magiques ?

— C'est vrai ? m'étais-je émerveillée avec toute la crédulité de mon jeune âge.

— Oui. Et même que si tu souffles dessus en faisant un vœu, il se réalisera.

— N'importe quoi ! avait réfuté Naomi. La magie, ça n'existe pas.

M avait alors lancé un regard si sévère à sa sœur qu'elle avait détalé comme une flèche chez son père en criant. Agacé, il avait expiré lourdement avant de se laisser tomber dans l'herbe, le pissenlit à la main.

Intriguée par ce qu'il m'avait dit, je m'étais assise près de lui pour le questionner :

— Dis ? Ça a déjà marché pour toi ?

Après un instant à m'observer en silence, M s'était redressé, comme frappé par une idée de génie, et avait placé la fleur entre nous. Tout en me regardant droit dans les yeux, il avait soufflé doucement dessus, et le duvet soyeux s'était détaché. Quelques brins s'étaient perdus dans mes cheveux, tandis que d'autres avaient poursuivi leur envol, avant de disparaître dans la nature.

— Ça marchera.

Sa détermination n'avait laissé planer aucun doute.

Hélas, je n'avais pas la maturité requise pour saisir la nuance d'une formule au futur.

Le soir même, en rentrant chez moi, j'avais collecté tous les spécimens de mon jardin et m'étais isolée avec, sous la pergola. J'avais passé un long moment à souffler dessus en fermant les yeux ou en fixant gravement la fleur, comme si ma vie en dépendait, répétant à tue-tête une seule et même incantation : « Je veux que Maman revienne. Je veux que Maman revienne. Je veux que Maman revienne... » J'avais placé tous mes espoirs dans chaque fleur, toute mon âme dans chaque mot,

persuadée qu'il suffirait d'y croire pour que ma prière soit exaucée. Je n'ai jamais su si celle de M s'était réalisée.

Retour au présent.

Mon regard abandonne la tige décapitée et bute sur l'un des véhicules garés à l'ombre de la façade ouest de la maison, entre le fourgon rouge d'oncle Stephen, frappé à la portière du logo du timberland Sheridan – une hache suspendue au-dessus d'un sapin –, et celui de Papa : une berline noire semblable à celles qu'on voit dans les journaux télévisés pour transporter les hommes politiques ou les célébrités. Ma grand-mère, en l'occurrence.

Je ferme les yeux, j'inspire profondément et je retiens l'air pendant cinq secondes, avant d'expirer par la bouche en relevant les paupières. Au même moment, un moteur vrombit dans mon dos. La Jeep s'arrête à ma hauteur et Nell m'invite à grimper. Ce que je fais sans discuter.

— Excuse-moi pour ce que je t'ai dit.

Appréhendant la réaction de ma tante, je tire sur ma ceinture de sécurité et m'offre une nouvelle consistance avec la boucle, que je fais coulisser le long de la bande.

— Je ne t'en veux pas, Connor. Je ne prétends pas qu'il n'existe pas des manières moins brusques, mais ça fait du bien, parfois, de se faire remettre les pendules à l'heure. Et pour être franche, tu n'as pas tout à fait tort, je ne suis pas la mieux placée pour tenir des leçons de morale. Alors, oublions ça, tu veux.

Puisqu'elle le dit.

Tentée de profiter de ce moment d'allégeance qui succède une dispute, je prendrais bien le risque de lui demander si elle ne veut *vraiment pas* me dire pourquoi Grand-mère est là.

C'est ça ! désapprouve ma conscience. *Rien de mieux pour relancer les hostilités.*

Pour une fois, je fais preuve de bon sens et prends mon mal en patience. Même si la Jeep roule au pas et que cela attise indiscutablement ma curiosité, je me mords le bout de la langue pour m'empêcher de gaffer.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI
le 11 décembre 2016

Dépôt légal janvier 2017
EAN 9782290126554
L21EDDN000854N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion